

## CHAPITRE X

# LES EFFETS PERVERS DE L'ELEVAGE INTENSIF

*« Chassez la nature avec une fourche, elle revient au galop »*

Proverbe chinois

Plus de 80% de la production mondiale de volailles est conduite de manière intensive, dans des hangars où sont entassés des dizaines de milliers d'oiseaux, à raison de 24 par m<sup>2</sup>.

L'organisation de ces élevages intensifs est sous la coupe de quelques grands groupes de l'industrie agroalimentaire. La compagnie thaïe, Charoen Pokphand (CP) a ainsi le quasi-monopole des élevages contaminés : pour les poussins de chair en République Populaire de Chine, dont un centre d'incubation produisant neuf millions de poussins a été infesté par la grippe aviaire ; pour les élevages de poulets de chair et de poules pondeuses en Indonésie ; pour la moitié du secteur avicole du Vietnam, ainsi que 12% de la production de volailles de Turquie, laquelle importe par ailleurs des volailles de Chine et en exporte au Nigéria, premier pays du continent africain touché par l'épizootie H5N1.

La majorité des élevages touchés par le virus H5N1 semble ainsi porter le « label CP », par l'intermédiaire du commerce de l'alimentation, des intrants et des volailles, sans oublier les oeufs.

De son côté, Merial Animal Health – issu du mariage de Merck & Co. Inc., et de Rhône-Poulenc, par l'intermédiaire de l'Institut Mérieux –, détient plus de 65% du marché mondial des oeufs bruns, 35% du marché mondial des oeufs blancs et 15% du marché mondial du poulet à griller.

Quelques autres multinationales se partagent le marché mondial.

On peut dresser le même constat pour les élevages de porcs. En 1965, il y avait 53 millions de porcs dans plus de 1 million de fermes. 40 ans plus tard, 65 millions de porcs se retrouvent concentrés dans 65 000 porcheries. Des milliers de porcs sont entassés, museau contre museau, dans des cages étroites où ils peuvent à peine bouger, et sont nourris en permanence d'une espèce de bouillie artificielle, vivant au dessus de leurs propres immondices. Ils sont stressés, déprimés, et sont bien plus aisément sensibles aux infections. Il n'y a ni air frais, ni lumière du jour pour renforcer leurs défenses naturelles. Ils vivent dans un air chargé de virus, et ils y sont exposés chaque fois qu'ils respirent.

**Précarité génétique et contamination directement proportionnelles à la densité**

## démographique

Les poulets, comme les porcs utilisés dans les élevages industriels sont, le lecteur ne l'aurait-il pas deviné, le fruit d'une sélection génétique. Ce sont donc bien des organismes génétiquement modifiés. Ceci a conduit à accélérer toujours plus la vitesse de croissance des poulets, grâce notamment aux antibiotiques. Aujourd'hui, les poulets d'élevage intensif sont abattus à l'âge de 42 jours, soit 2 fois plus rapidement qu'il y a 30 ans.

Cette croissance rapide « entraîne surtout une forte morbidité des animaux qui reçoivent plusieurs traitements antibiotiques et vaccins dans leurs trois premières semaines de vie. D'après des études scientifiques faites en élevage intensif, entre 75 et 90% des animaux ont une démarche altérée, et entre 26 et 30% ont une démarche sévèrement altérée... », les os devenant plus friables par ailleurs.

L'élevage intensif entraîne également d'autres perturbations, plus graves encore. Selon François Renaud, directeur de recherche au CNRS, à la tête de l'unité de génétique et d'évolution des maladies infectieuses à Montpellier, les conditions d'élevage intensif sont « des réacteurs biologiques à microbes ».

Les concentrations de volailles, comme de porcs, répondent aux besoins croissants d'une population en augmentation rapide. Mais la densité de ces élevages va de pair avec une homogénéité génétique favorable au développement d'éléments pathogènes. La faible diversité génétique est ainsi une cause prépondérante de l'extension rapide des épizooties. Les oiseaux migrateurs, eux, ayant échappé à une sélection par l'homme, conservent leur diversité génétique et y sont moins sensibles. Ils se font pourtant les porteurs sains du pathogène.

Jusqu'à une masse critique de volailles ou de porcs, « le pathogène s'autorégule ». Il tue jusqu'à extinction complète des victimes et s'éteint de lui-même, faute de combattants. Au-delà d'une certaine masse critique, le processus s'emballe, le pathogène se diffuse efficacement, se multiplie, s'installe, et gagne les autres élevages où la densité des hôtes lui permettra de poursuivre ce même processus.

Comme le dit fort justement, le Dr Léon Bennun, de BirdLife International, la grande concentration de volailles, l'exposition constante aux déjections, à la salive et aux sécrétions – ainsi que les traitements antibiotiques et les vaccins répétés – fournissent les conditions idéales pour la reproduction, la mutation, la recombinaison et la sélection de virus, à partir desquels des catégories extrêmement dangereuses de virus peuvent évoluer.

L'élevage intensif de volailles, comme celui de porcs, doit bien être ainsi considéré comme une bombe à retardement.

## La position équivoque de la FAO et de l'OMS

Face à la responsabilité écrasante de l'élevage intensif dans la réduction de la biodiversité génétique facilitant l'éclosion d'épizooties diverses, dont la maladie de Newcastle et plus encore la grippe aviaire en sont la preuve évidente, les positions de la FAO et de l'OMS sont pour le moins ambiguës.

Avant la survenue de la crise aviaire, la FAO, par l'intermédiaire d'Irène Hoffmann, Responsable du service de la production animale de cet organisme international, reconnaît que : « *Développer des ressources génétiques animales à la ferme dans leur environnement de production est l'approche la plus efficace pour maintenir une diversité génétique, [et pour apporter] une garantie contre de futures menaces telles que la famine, la sécheresse et les épidémies.* »

Joseph Domenech, inspecteur vétérinaire en chef de la FAO, va dans le même sens en déclarant que tout doit être mis en œuvre pour protéger la diversité aviaire locale, particulièrement en Asie, région d'origine des poulets domestiques. FAO et OIE reconnaissent

d'ailleurs qu'il est prouvé que le virus H5N1 s'adapte au poulet de village de la même manière qu'il s'est adapté aux canards domestiques et qu'il y a « *de plus en plus de preuves que la survie du virus dans la volaille des petits exploitants dépend de la réinfection des volatiles par l'extérieur* ». C'est-à-dire les élevages industriels et le commerce des intrants et de l'alimentation des volailles.

Quand des fermes sont séparées de la source de la grippe aviaire fortement pathogène, le virus semble s'éteindre ou évoluer vers une forme moins pathogène. Cela n'est pas en faveur des élevages intensifs qui sont bien le siège de la grippe aviaire hautement pathogène.

Mais pourquoi dès lors que la crise aviaire survient, la FAO change-t-elle son fusil d'épaule et « prend-elle en grippe » les petits élevages et les oiseaux migrateurs ?

Louise Fresco, directrice adjointe, n'a-t-elle pas affirmé que : « *le poulet de basse-cour est le grand problème et le combat contre la grippe aviaire doit se jouer dans les cours des pauvres du monde* » ?

Margaret Say, directrice du Conseil pour l'exportation des volailles et des œufs des Etats-Unis pour l'Asie du Sud-est, nous en donnera la réponse : « *Nous ne pouvons pas contrôler les oiseaux migrateurs, mais nous pouvons sûrement mettre toute notre énergie à fermer définitivement autant d'élevages de volaille de ferme que possible* ».

De leur côté, les médias ont été très rapides à lever un doigt accusateur vers les oiseaux migrateurs lors de la survenue des cas de grippe aviaire dans un village isolé de la Turquie orientale en janvier 2006, alors qu'il y avait un grand élevage industriel à proximité qui envoyait régulièrement des camions à la ville pour vendre la vieille volaille au rabais.

La FAO, en la personne d'un de ses responsables, Juan Lubroth admit alors, au cours d'une conférence de presse tenue à Rome en janvier 2006, que le commerce de volaille diffuse le virus H5N1 en Turquie et relève même de la pratique courante des entreprises commerciales de volaille qui envoient par camion d'importants chargements de volaille de qualité médiocre aux fermiers pauvres.

De fait, comme le signale avec beaucoup de pertinence l'organisation non gouvernementale, GRAIN, « *le commerce mondial de l'alimentation pour la volaille, un autre facteur dans cette pagaille généralisée, est dominé par les mêmes compagnies multinationales* » citées plus haut. « *Un des ingrédients ordinaires retrouvé majoritairement dans l'alimentation industrielle des poulets, est composé par des déchets de volaille.* » C'est-à-dire tout ce qu'on trouve sur le sol des élevages industriels : matières fécales, plumes, litière... !

La viande de poulet, sous l'étiquette « farine de sous-produits animaux », entre également dans l'alimentation industrielle des poulets.

En déclarant que le virus de la grippe aviaire peut survivre dans les fèces des volatiles pendant 35 jours, l'OMS mentionne bien, dans une mise à jour récente de sa fiche d'information, l'alimentation comme vecteur possible pour la diffusion de la grippe aviaire entre les fermes.

De leur côté, les autorités russes désignent clairement l'alimentation comme l'une des principales sources suspectées d'être à l'origine du cas de contamination par le virus H5N1 dans un très gros élevage industriel de la province de Kurgan, où 460 000 oiseaux ont été tués. (Regnum, Moscou, 10 octobre 2005)

Le même problème semble se poser en Roumanie où 56 foyers de grippe aviaire ont été confirmés depuis la découverte du virus dans le delta du Danube en octobre 2005. À la mi-mai 2006, la présence du virus H5 a été confirmée dans quatre foyers du centre de la Roumanie, où plus de 100 000 poulets provenant d'un élevage industriel ont dû être euthanasiés. Des analyses ont été effectuées sur des volatiles provenant de cinq autres localités, après le décès de plusieurs dizaines d'oiseaux de basse-cour. Selon le ministre de l'agriculture, Gheorghe Flutur, le virus découvert dans tous ces foyers provient d'un élevage

industriel de Codlea Drakom Silva, où le virus H5N1 avait été identifié quelques jours auparavant, alors que les « mesures minimum de biosécurité » y étaient absentes. Des poursuites pénales ont d'ailleurs été engagées à l'encontre du propriétaire de l'élevage, tandis que les responsables de la direction sanitaire vétérinaire risquent de lourdes sanctions.

Les autorités ont reconstitué le trajet de plusieurs centaines de poulets vivants vendus illégalement dans cinq départements, où des mesures spéciales de surveillance ont été mises en place. Fin mai, les autorités ont confirmé la présence de 44 nouveaux foyers H5N1 dans ces 5 départements ainsi qu'à Bucarest. Alors qu'initialement, 13 000 habitants d'un quartier de la capitale devaient être mis en quarantaine, celle-ci n'a été maintenue que pour 5 rues et 500 personnes. Contrairement aux premières déclarations du maire de quartier qui avaient déclenché un exode massif des habitants, 200 volailles et non plus 2 500, seront abattues. Une trentaine d'autres foyers ont été suspectés dont un deuxième à Bucarest en banlieue sud.

Mais, alors que l'extension initiale de la maladie en 2005 avait été attribuée à la présence des oiseaux migrateurs, dont l'un des itinéraires privilégié passe par le delta du Danube, les autorités ne peuvent expliquer, cette fois, ces nouveaux foyers ainsi que la présence du virus dans des villes telles que Bucarest ou Sibiu. Ce n'est donc pas sans raison que plus de 220 tonnes de produits à base de volailles provenant de Codlea ont déjà été retirées de la vente et des tests visant à déceler une éventuelle présence du virus ont été effectués. De son côté, Radu Timofte, chef du service de renseignements roumain, accusera, le 23 mai, « l'importation de 30 000 poussins de dindes contaminés venus de Hongrie et de Slovaquie d'avoir fait reflamber l'épidémie dans deux élevages industriels roumains en janvier 2005 ». Information aussitôt démentie par le gouvernement qui n'a pourtant pas contredit les importations en question. (Le Figaro et l'AFP. 23 et 24 mai 2006)

Pour l'OIE, qui n'incrimine plus les oiseaux migrateurs, « il est évident que les gens ont continué à acheter des volailles contaminées ».

Notons que les mesures drastiques engagées par les autorités roumaines ont été prises à la veille du dépôt d'un rapport crucial pour l'intégration de la Roumanie dans l'Union européenne, alors que son agriculture présenterait plusieurs points noirs.

Faut-il y voir un signe fort des instances européennes ou, au contraire, l'éclairage par les autorités roumaines sur certains aspects particulièrement opaques de cette crise sanitaire mondiale sans précédent ?

En effet, malgré les évidences criantes de la responsabilité de l'élevage intensif et du commerce illégal des volailles, comme celui de l'alimentation (utilisation et présence résiduelle de pesticides pour la conservation), rien n'a été fait, semble-t-il, jusqu'à ce jour, pour renforcer les réglementations ou la surveillance des multinationales de l'industrie alimentaire qui, le plus souvent dirigent elles-mêmes les opérations !

Les mêmes remarques valent pour les élevages de porcs.

## **Courants vagabonds, lampes halogènes et pollution électromagnétique**

À ces méfaits de l'industrialisation des élevages, s'ajoutent malheureusement les effets délétères des radiations électro-magnétiques induites par les courants vagabonds des hangars et des étables – courants de faible voltage se propageant dans le sol et détectables sur les objets métalliques - ainsi que par l'éclairage fourni par des lampes halogènes.

Dans les conditions habituelles d'élevages, la résistance électrique des animaux est généralement plus faible que celle de l'homme. En effet, l'animal est maintenu sur un sol humide (conducteur du courant) imprégné de déjections (électrolytes conducteurs). De plus, il est souvent attaché à une coursive au moyen d'une chaîne ou en contact direct avec une grille ou une cage, ce qui crée un nouveau passage possible du courant entre le cou ou le corps de l'animal et le sol. Dans les mêmes conditions, l'homme est muni de bottes en caoutchouc

(isolantes) ou de chaussures à semelles en élastomères (isolants). Il est ainsi parfaitement isolé du sol. La vache, le porc ou les volailles peuvent donc être affectés par des voltages très faibles que l'éleveur ne percevrait même pas et que la proximité d'une ligne à haute tension, d'une voie ferrée, d'une ligne TGV, d'un transformateur, amplifie. De tels courants perturbent le comportement et altèrent le système immunitaire. (« The Merck Veterinary Manual », Sixth Edition, Ed. Merck Rahway U.S.A, 1986).

L'élevage intensif en batterie de la volaille comme des porcs utilise par ailleurs l'éclairage des lampes halogènes pour accélérer la croissance en raccourcissant le cycle diurne/nocturne. Une lampe halogène classique fournit une intensité de champs magnétiques de 20 milliGauss. Or, à partir de 2mG, la sécrétion de mélatonine chez l'homme est abaissée et n'arrive plus à entrer dans les cellules pour exercer son rôle anti-cancer. Il est maintenant démontré que de telles radiations électromagnétiques dont les effets peuvent éventuellement se cumuler, dégradent le système immunitaire et ont une action mutagène sur le code génétique ainsi que sur les bactéries et virus endogènes. Des actions comparables sont à craindre chez ces volailles par ailleurs immuno-stressées.

Dans ces conditions de vie carcérale et concentrationnaires des élevages de volailles surmédicalisées et génétiquement modifiées, baignant dans un océan de radiations électromagnétiques, l'augmentation de fréquence des épizooties aviaires depuis 40 ans puis l'apparition de cette première panzootie ne peuvent par conséquent constituer une surprise.

FAO et OIE reconnaissent également, le plus souvent sur un mode discret, que « *les effets de la grippe aviaire et la menace de futurs foyers de maladies transfrontalières, y compris de zoonoses, iront en augmentant avec l'intensification croissante de la production animale, à moins d'une intervention vétérinaire d'envergure et soutenue pour interrompre les cycles de transmission et d'établissement de la maladie* ».

Expert à la FAO, Juan Lubroth, après avoir signalé qu'« *Il est très facile de blâmer les oiseaux sauvages et la migration des oiseaux parce que personne n'est responsable* », pointerait clairement du doigt le commerce international : « *Il est possible que les oiseaux sauvages puissent présenter le virus, mais c'est par les activités humaines de commerce et d'échanges que la maladie se propage.* »

La Banque mondiale a même, semble-t-il, fait machine arrière en remettant en question le tout intensif depuis 2001 jusqu'à la survenue de la crise aviaire...

À l'évidence, la sécurité alimentaire et la santé de l'homme passent par une réforme en profondeur de ces conditions d'élevages avec le retour à une aviculture plus traditionnelle, seule compatible avec le respect du principe de précaution dont les techniques modernes s'éloignent toujours davantage.